

COMPAGNIE STEVEN COHEN

# BOUDOIR

REVUE DE PRESSE



# Boudoir Steven Cohen

Culturieuse

4 novembre 2022



© John Hogg

À la fin, il a fallu un peu de temps. Il a fallu s'extirper de son univers pour réaliser que c'était fini et l'applaudir. L'émotion était palpable, intense.

Pour commencer, il y a la projection. Nous le voyons sur écran, en son personnage, toujours grimé, maquillé, costumé. Il ne parle pas, ses gestes suffisent. Lentement, avec autant de douceur que de douleur, il se meut précautionneusement, les pieds emprisonnés dans d'in vraisemblables chaussures-sculptures sur lesquelles son équilibre est précaire. Un murmure s'élève, implorant le pardon. Au milieu d'animaux empaillés, entre les tombes juives ou encore à l'emplacement du Konzenstrationslager Natzweiler, nous sommes pénétrés par sa compassion, une infinie compassion pour les carnages accomplis. Il va jusqu'à chercher la purification par le feu. Et par sa mémoire, c'est la nôtre qu'il enclenche.

Ensuite, une porte s'ouvre et nous entrons. Voici le *boudoir*, un lieu intime, d'évocation féminine. Un endroit à son image, tel un sanctuaire, une parcelle de lui-même. Pendant quelques instants, nous le visitons, nous imprégnant de son atmosphère. Un cabinet de curiosités d'un raffinement extrême, un mélange d'élégance et de kitsch queer. Pourtant, des détails pernicious surgissent, des incongruités apparaissent. L'esthétique du lieu est mêlée de cruauté. Ne nous leurrions pas. Les peaux d'animaux sur lesquelles nous marchons sont des cadavres.

Puis la lumière s'éteint et il apparaît. Éthéré, vêtu de lumière, un être féérique ou même christique. Il se déplace, échassier flamboyant, s'arrêtant pour vous regarder dans les yeux. Ses mouvements, contraints par la recherche d'équilibre, ne perdent jamais leur grâce. Se hissant sur un marchepied, le voilà aurolé, couvrant l'espace de son regard. La bande sonore diffuse des extraits musicaux, un poème splendide. Il déambulera ainsi, chaussé du monde et aussi diaphane que l'étoffe dont il est vêtu. Pour enfin disparaître pieds nus.

Plus qu'un spectacle, ce fut une cérémonie, une expérience presque ésotérique, bouleversante, d'une terrible beauté. Le merveilleux Steven Cohen fait ici acte et cadeau de miséricorde.

# L'horrible douceur des yeux de Steven Cohen

24 heures

9 novembre 2022

par Boris Senff



© John Hogg

## Un rituel théâtral

Il y a une douceur terrible et une bienveillance presque effroyable dans les yeux du performeur sud-africain Steven Cohen. Des yeux luisant d'un bleu-gris immémorial dans lesquels il nous a été donné de plonger de façon prolongée, mardi soir à Vidy, lors de la première de *Boudoir*.

D'une excentricité et d'une sincérité absolues, papillon baudelairien scintillant dans les pires pénombres, Steven Cohen peut se permettre de voleter avec légèreté au milieu des thématiques historiques les plus lourdes : la Shoah, la ségrégation raciale, les massacres d'animaux...

Cette nouvelle pièce se vit en deux volets. Le premier, cinématographique, met en scène le performeur d'albâtre, dans des contextes aussi différents qu'un entrepôt rempli d'animaux empaillés, que le camp de concentration de Struthof – en Alsace – ou le cimetière juif de Johannesburg où il rend visite à la tombe de sa mère. Dans ces environnements symboliquement très chargés, Steven Cohen promène sa silhouette de ballerine neutralisant les questions de genre, en créature douloureuse, absorbée par une pratique presque religieuse si elle n'appartenait justement qu'à lui. Même quand il affiche au milieu des tombes juives les mots de «MACHT», «ARBEIT» et «FREI», le performeur remue moins une dénonciation scandaleuse qu'une sorte de constat adouci par un fatalisme dont on ne sait d'où il lui vient...

Le second volet est celui du *Boudoir* à proprement parler. Un espace où les meubles et les bibelots Art déco côtoient une girafe empaillée ou un réveille-matin à l'effigie d'Adolf Hitler. Dans ce lieu intime, l'artiste fait son irruption, déambulant comme une apparition au milieu du public médusé qui prend peu à peu conscience de sa réalité étrange, de son regard profond mais sans sévérité. Le performeur, juché sur d'in vraisemblables globes terrestres, ne se dépare pas d'une gentillesse diabolique et d'une gravité suave dans sa démarche mal assurée.

« En quête d'un langage brutal, gauche et élégant »  
(Steven Cohen)

Les contraires se croisent chez ce chorégraphe de paradoxes et vivant avertissement.

# Steven Cohen ou le théâtre fabuleux d'un mage

## Le Temps

11 novembre 2022

par Alexandre Demidoff



© Allan Thiebault

Avec *Boudoir*, l'artiste sud-africain invite à une traversée personnelle des tragédies du XXe siècle et signe un spectacle aussi bouleversant qu'étrange, à l'affiche de Vidy (Lausanne) jusqu'au 16 novembre.

Son *boudoir* est votre songe. Steven Cohen est unique, mélangé et indémêlable, c'est-à-dire irréductible. C'est sa beauté, sa noblesse. L'artiste sud-africain, juif et queer, comme il se définit, vous reçoit dans ce qui s'apparente à un cabinet de curiosités. Au Théâtre de Vidy, vous vous sentez distingué par cet hôte énigmatique, caressé que vous êtes ici par une girafe, charmé là par une coiffeuse où règnent deux chandeliers, surpris là encore par un portrait d'Adolf Hitler, réjoui par un lustre de bal, égayé par ces mille et un vestiges qui sont les mille et une nuits d'un promeneur solitaire. Sa promenade zigzague dans le XXe siècle de ses douleurs pour embrasser, sans une ombre d'amertume, le XXIe siècle.

## Le passage du poète

C'est le sujet de *Boudoir*, ce spectacle d'une heure à peine qui allie cinéma, performance et commerce avec les âmes errantes. Mais rembobinons la pellicule. Tout commence à la salle René Gonzalez, cette scène sur pilotis qui drague les arbres. On y découvre Steven Cohen à l'écran dans le film qu'il a tourné en Afrique du Sud et en France où il vit. Il a l'air de Gandhi, crâne et bustes glabres, une allure aussi de mage extraterrestre, coiffé qu'il est d'antennes hélicoïdales, la coquetterie d'une Alice au pays des merveilles dégrisée avec ses papillons nains qui somnolent sur ses pommettes. Il se faufile entre des animaux taxidermisés, un zèbre, un lion, une jungle en somme qui évoque les safaris indécentes de la bourgeoisie blanche au temps de l'apartheid.

## La communion du poète

Qui est cet être-là ? Un passant, un passeur.

Un voyant, un éclaireur. Il se faufile entre les mailles de ses histoires. Il est au cimetière juif de Westpark à Johannesburg et il se couche sur la tombe de sa mère, Ann Cohen.

Il gît là, nu comme au premier jour, et c'est une communion.

Tout sera communion dans ce voyage. Tout sera salutation aux humiliés d'une barbarie faite système.

Suivez ses gros sabots, ce sont ceux d'un centaure, qui sait. Il stationne à présent dans une friche, adossé à un muret, sous un ciel mordant. Sa bouche rehaussée à l'encre est une cascade : remonte le sang de ces hommes et femmes de couleur anéantis par l'apartheid. C'est une hypothèse. Steven Cohen raconte n'avoir jamais compris comment ses grands-parents fuyant l'Europe et les persécutions dont ils étaient victimes avaient pu adhérer à la ségrégation. On se croit humain et on ne l'est plus. Quelque chose s'est perdu à notre insu. On jurerait que cette sclérose est l'obsession de Steven Cohen, que sa façon de se

métamorphoser, comme on échappe aux assignations, vise à éprouver son humanité, à ne pas la laisser devenir lettre morte. A lui donner une chance au fond. Dans le film toujours, il pénètre dans le Konzenstrationslager Natzweiler, à Struthhof, dans les Vosges. Il avance dans le vent, avec la pudeur du devin Tirésias quand il s'en va interroger les ombres. Ce pèlerin-là ne vous accable jamais, il console sans faiblir, accompagné d'une musique qui est un baume.

*«Boudoir» est le creuset d'un cauchemar qui est notre héritage. Steven Cohen dessine pourtant une voie qui est un salut possible.*

Steven Cohen, 60 ans, ne capitule pas. Quand le film se termine, vous êtes appelé à passer de l'autre côté de l'écran. Vous découvrez alors le fameux *boudoir* qui donne son nom à la pièce. Mais pas l'artiste. Ce sont ses trésors qui parlent pour lui. Des meubles Art nouveau qui s'inspirent des frondaisons des jardiniers d'antan. Un décor qui est un trompe-l'œil aussi: à la même époque, les Occidentaux spolient une partie de la planète, explique le performeur dans un entretien accordé à Eric Vautrin, le dramaturge de Vidy.

### **La créature d'un rêve**

Le plus beau se produit maintenant. Une niche d'église pivote et l'acteur apparaît, juché sur des cothurnes de son invention. Il vous frôle, butine d'un vestige à l'autre, merveilleusement hybride dans une jupe qu'on dirait faite d'œillets jaune pâle et qui s'ouvre comme la corolle d'une fleur sacrée. Il va vers son destin, tandis que crépite la bande-son de la Seconde Guerre mondiale, les harangues des va-t-en-guerre, les fanfares mensongères, la grandiloquence des speakers dans les postes radio. Dans ce déluge, il ouvre un livre, comme pour endiguer le désastre, mais ses pages brûlent. La folie des autodafes.

*Boudoir* est le creuset d'un cauchemar qui est notre héritage. Steven Cohen dessine pourtant une voie qui est un salut possible. Il coud sa tunique, mille vies fragiles qui forment une humanité labile. Il lui donne corps, c'est son luxe. Quand il s'éclipse, vous avez le sentiment d'avoir rêvé. En vérité, vous faisiez partie de son songe.

# Steven Cohen Sup- porter le vivant

Club Mediapart

13 novembre 2022

par Guillaume Lasserre



© Allan Thiebault

À Vidy-Lausanne, Steven Cohen reçoit dans son *Boudoir*, espace intime empli de ses souvenirs et d'animaux empaillés. Tel un sanctuaire, le *boudoir* est aussi le lieu des conflits intérieurs, l'espace mental. Cloué au sol par la conscience des malheurs du monde, l'artiste à la fragilité du papillon, au corps transfiguré par la contrainte, poursuit son douloureux chemin vers la liberté. Bouleversant.

Performeur, chorégraphe et plasticien installé en France, Steven Cohen est né et a grandi en Afrique du Sud à une époque où le pays était encore placé sous le régime de l'Apartheid. Dans son travail, il envisage le corps comme un objet scénographique pour mieux révéler ce qui se trouve à la marge, relégué dans les zones périphériques de la société, un espace qu'il connaît bien en tant qu'homme blanc, sud-africain, juif et queer. Il met ainsi en scène son propre corps imprégné de récits intimes, point de départ d'une exploration des grâces et disgrâces de l'humanité. Créature à la fois solaire et lunaire, homme-femme dont on ne sait s'il est fée ou sorcière, il s'invente des identités fluides et hybrides qui trouvent leur origine dans des contraires qui, ensemble, se tiennent. Chez lui, la zone de travail est envisagée comme une sorte de territoire très large qui s'affine au fur et à mesure que le projet se développe, avance. Sa pièce précédente, *Put your heart under your feet... and walk !*, répondait à la question aussi douloureuse qu'insoluble de comment vivre après la mort de l'être cher, prenant la forme d'une cérémonie d'adieu qui se muait petit à petit en célébration de l'énergie vitale et en profession de foi artistique.

Sa nouvelle création, *Boudoir*, spectacle-installation, apparaît comme l'aboutissement de ses précédentes pièces, la somme de toutes ses préoccupations.

« *Je vais exposer ce que j'ai collecté en libérant ce qui s'est accumulé en moi sous la forme d'une installation/performance* » explique Steven Cohen. « *Boudoir est une collection, dans tous les sens du terme : un lexique, un salon, une exposition, une somme d'éléments disparates qui forment un tout autonome, une affaire privée accueillant des inconnus, une autobiographie aussi. C'est enfin une apothéose de ce que j'ai fait et créé encore, dans le sens d'une convergence des différents aspects de mon travail de performances, d'actions publiques et d'œuvres plastiques* ».

Situé entre le salon et la chambre, le *boudoir* est, dans une maison bourgeoise, la pièce dédiée aux causeries féminines, contraire de l'espace public, très majoritairement masculin. Si, jusque-là, Steven Cohen performait sur scène ou dans l'espace public, il reçoit ici les spectateurs dans son antre privé au charme désuet, rempli de souvenirs, objets et meubles divers, tableaux, candélabres, animaux naturalisés parfois habillés. Chacun

s'apparente à un fragment de mémoire qui renvoie à une vie collective passée.

### **Conserver la mémoire**

Avant d'arriver au *boudoir* du titre, trois films se succèdent, s'enchevêtrent parfois. Ces enregistrements vidéo d'actions réalisées dans l'espace public, au sein de lieux symboliques ou mémoriels, ont été faits spécifiquement pour le spectacle. Ainsi le premier film, tourné à Johannesburg en Afrique du Sud, prend place dans un lieu dédié à la taxidermie, immense fabrique d'animaux empaillés où l'on croise moins le chat domestique que le trophée de chasse, médaille suprême pour qui pratique la chasse aux gros animaux sauvages : le safari, activité extrêmement lucrative, reconduite chaque année par des pays comme le Zimbabwe, la Namibie ou l'Afrique du Sud. Bien que cette dernière ait promis de mettre un terme aux game farms qui élèvent en captivité des lions, des éléphants et autres spécimens destinés essentiellement à la chasse de loisirs, elle ne compte pas interdire cette pratique. « Le gouvernement sud-africain a accordé, ce vendredi 25 février, des permis annuels de chasse et d'exportation pour des dizaines d'animaux sauvages, dont dix rhinocéros noirs en danger critique d'extinction et dix léopards. Il a également permis la chasse de dizaines d'éléphants, autorisée par les lois internationales sur le commerce des espèces menacées » rapportait il y a quelques mois La dépêche du Midi. La manne que représente l'activité, pratiquée par quelques ultra-riches étrangers, autorise tous les sacrifices y compris l'extinction d'une espèce.

### **L'effroyable beauté du monde**

Pour Steven Cohen, les chaussures, qu'il invente à plate-forme de plus en plus complexe, sont le lieu de la souffrance, comme si la difficulté à tenir debout était la condition sine qua non pour atteindre la beauté. En déséquilibre permanent, il se tient sur le fil qui sépare le sublime du grotesque. Bientôt, dans le *boudoir*, il s'attachera les chevilles à des chaussures montées sur deux immenses globes et tentera ainsi d'avancer tant bien que mal vers son horizon d'homme libre. Pour l'heure, le second film a pour décor le Konzentrationslager Natzweiler, au lieu-dit du Struthof. Unique camp de concentration français, installé dans les contreforts vosgiens de l'Alsace, sur le site d'une ancienne station touristique, il est encore aujourd'hui absent des livres d'histoire. Le film coupe littéralement le premier en deux en étant projeté au milieu du Taxidermiste. On passe d'images documentaires du Struthof à la représentation de Steven Cohen allongé dans ce qui rappelle la forme d'un four crématoire, mettant le feu à son jupon.

Le *boudoir* est une façon pour Steven Cohen de se tenir au plus près du public. Il l'expérimente pour la première fois dans l'espace du théâtre. Les objets exposés dénotent une omniprésence des signes de la violence et des guerres au XXème

siècle, du vivant à travers les animaux empaillés, de la religion et de l'histoire de la colonisation. Quatre non-dits qui composent les bases de la société occidentale actuelle.

*« À travers ces objets, que l'assemblage rend hybrides, queer à leur tour, se reflètent des préoccupations éthiques liées à la vie contemporaine : l'épuisement des ressources naturelles et la fragilité des équilibres vivants, la domination des espèces, les questions de classe et l'injustice sociale, la suprématie blanche et la discrimination raciale, la persécution religieuse, la discrimination de genre, la domination cis et la masculinité toxique pleine de bravade mais qui rétrécit comme le plastique près d'une flamme »* précise-t-il.

Le *boudoir* n'est autre que l'intériorité quotidienne de l'artiste, son espace mental, ce qu'il se refuse d'oublier et ce sur quoi nous sommes assis. Que sont les animaux naturalisés si non des objets pour se séduire soi-même ? À ce titre, deux culs de babouin font office de trophées inversés.

Au Struthof, il y avait une petite chambre à gaz expérimentale testée sur quatre-vingt-six prisonniers d'origine juive. À la mémoire de l'horreur se substitue ici la mémoire de l'oubli. Le film sur le Struthof se termine sur l'image d'un gisant noir. C'est une vision presque similaire qui ouvre le troisième et dernier film. Steven Cohen est allongé nu sur la tombe de sa mère. Son corps à la pâleur extrême apparaît comme le pendant inversé du gisant du Struthof. L'histoire complexe de sa famille en fait le témoin privilégié des affres du monde.

*« Rassembler des fragments d'animaux empaillés, des accessoires contraignants, des costumes-objets. Des corps prothèses pour des êtres composites. Porter le poids mort. Supporter le vivant. Restreindre et redéfinir le mouvement, gêner et entraver la danse. (...) Rapprocher les contraires, du vivant et du mort, de l'humain et de l'animal, du féminin et du masculin. Explorer les ambivalences de l'affreux et du sublime, du sacré et du profane, de la douceur et de la cruauté. Affronter les paradoxes. Surmonter la contrainte du poids des corps morts. Être en quête d'un langage brutal, gauche et élégant »* écrit Steven Cohen à propos de *Boudoir*.

La souffrance qu'il s'inflige est quelque chose de très humain, faisant de lui l'être qui est en train de naître. Entrer dans le *boudoir* de Steven Cohen, c'est prendre conscience du monde et de ses ambivalences. Triste et beau à la fois, mélancolique et poétique, trivial et sacré, le monde intérieur de Steven Cohen possède la mélancolie d'une grue de paradis.

# La souveraineté du geste de Steven Cohen

Io Gazette

14 novembre 2022  
par Matthieu Mével



© Allan Thiebault

Avant toute chose, il faut dire que la création inclassable de Steven Cohen, performer, chorégraphe et plasticien sud-africain, n'a aucun équivalent sur les scènes contemporaines. Un dandy baudelairien (maquillage ultra sophistiqué) aux yeux de papillons apparaît dans une alcôve coulissante dans le *boudoir* où nous l'attendons. Ses pieds de géant – des chaussures-candélabres surélevées dont les pointes sont des globes terrestres – l'empêchent de marcher.

Girafe et singe empaillés, tapis en peaux de zèbres, lustres et livres anciens, mobiliers suspendus sur des pilotis, le *boudoir* de Cohen est un cabinet de curiosités intime et singulier. Après la diffusion d'une vidéo, où l'artiste promène son personnage-costume dans un atelier de taxidermie, s'allonge sur la tombe (de sa mère ?) au cimetière juif de Johannesburg, et déambule dans le camp de concentration de Struthof en Alsace, le spectateur est invité dans le *boudoir* baroque pour la cérémonie du mage. Sade philosophait dans son *boudoir*, Cohen y défile comme un mannequin délicat, un roi bizarre et travesti. Vêtu d'une robe blanche (avec quels mots définir la toile d'araignée en fer qui lui fait office de couronne éclairée ?), le performer expose son corps avec la grâce d'un sage doux, illuminé et fragile, en se frayant un chemin au milieu des objets morts du *boudoir*, et de nos corps de spectateurs, qui se déplacent pour le laisser passer.

**« Un langage brutal, gauche et élégant »**

La vie et la mort, l'humain et l'animal, le féminin et le masculin, le sacré et le profane, l'abominable et le sublime, tout se mêle avec l'inquiétante étrangeté d'un rêve dans cette cérémonie « en quête d'un langage brutal, gauche et élégant... » qui repose avant tout sur l'exposition performée du corps-costume de l'artiste, au milieu de ses objets fétiches, et de quelques signes historiques (un portrait d'Hitler répond dans le *boudoir* au camp de concentration filmé). Comment rassurer notre besoin de donner un sens à cette cérémonie ? C'est précisément ce qui ne cesse d'échapper à toute entreprise de pouvoir circonscrire ce que nous avons sous les yeux dans une explication qui fascine au milieu des spectacles-discours fabriqués (parfois) pour des productions de papier. Sa famille lithuanienne a fui les persécutions pour trouver refuge au milieu des blancs d'Afrique du Sud, ce sont ces paradoxes que Steven Cohen veut exposer-mettre en jeu dans sa chair.

*« Je suis juif, mais pas sioniste. Je ne peux pas m'empêcher d'être blanc, mais je peux essayer de ne pas agir en tant que blanc... Je suis queer, car je refuse une identité gay assimilationniste. Pour ce que je suis, j'ai été battu quelques fois, mais je ne me laisse pas abattre. »*

Les contradictions de l'ensemble de ces signes (objets, sons, costumes, images) finissent par produire une liberté inouïe, notamment ces deux corps, qui se frottent comme la tectonique des plaques, le corps du roi souverain dans son costume extravagant, et la présence douce et fragile (un petit homme mince d'une soixantaine d'années) de l'artiste.

Dans son installation-*boudoir*, Steven Cohen est intime, exubérant, ultra singulier, nécessaire, politique, cohérent, incompréhensible, provocant, magnifique. Il est surtout le corps d'une foi souveraine et inébranlable dans la puissance de l'art. La souveraineté est l'un des textes les plus fous de Bataille où l'homme est enfin réduit à sa libre et illimitée souveraineté. Faut pas toucher aux artistes, disait Deleuze. Baroque et doux, provocateur et touchant, inclassable et gracieux, faut pas toucher à Cohen, sa souveraineté nous dérange, mais elle est l'offrande qu'il propose au monde.

# Steven Cohen en son *Boudoir*

## Mouvement

16 novembre 2022

par Ainhoa Jean-Calmettes



© Allan Thiebault

Avant d'entrer dans le Boudoir promis par le titre de la nouvelle pièce de Steven Cohen, il faudra en passer par le feu. S'installer face à un écran, et muni d'un casque audio, faire l'expérience de quatre vidéos de performances réalisées par l'artiste dans l'espace public.

Comme toujours, les lieux où il déploie la délicatesse précaire de ses gestes témoignent du système organisé de la violence qui structure notre monde : un atelier de tannerie où les carcasses animales sont travaillées par la main-d'œuvre la plus précaire d'Afrique du Sud, un mémorial de la Shoah, le camp de concentration du Struthof, en Alsace. Entre les murs, les squelettes et les tombes, la présence fantomatique de Steven Cohen, sublimé de paillettes, d'ailes fragiles de papillon et de masques dont lui seul a le secret, ne condamne rien et n'espère aucune consolation. L'art flamboyant de la décoration de soi, ici, n'est pas un « trompe » mais un « drague » la mort, porté par l'espoir qu'un dialogue outre-tombe avec les victimes soit possible. Si le performeur s'offre « farouchement sans défense », dans sa fragilité lumineuse, c'est moins pour dénoncer que pour rendre visible – et tenter de conjurer – la manière dont nous sommes tous pris dans le système d'oppression, tantôt dominants, tantôt dominés. Petit-fils de Juifs lituaniens ayant fui l'holocauste pour s'intégrer à la classe des oppresseurs de l'apartheid, Steven Cohen ne peut résoudre la contradiction dont il hérite. Mais il peut affirmer sa solidarité avec les opprimés en entrant à son tour dans un four crématoire, partager la peine des animaux empaillés, tenter de subvertir la si célèbre inscription du portail d'Auschwitz en rehaussant l'un des mots qui la compose pour laisser deviner non plus « le travail rend libre » mais, à l'impératif : « rend le travail libre ». Perché sur ses talons sculptures aussi sublimes qu'empêchant, il peut encore et surtout continuer de marcher, et rendre à cette action apparemment anodine toute la profondeur existentielle qui est la sienne : tenir droit et avancer, envers et contre tout.

## Sous l'or, le sang

Lorsque, derrière l'écran de cinéma, la porte du *boudoir* s'ouvre, on croit un temps que les deux espaces vont fonctionner comme des contraires : intérieur / extérieur, intimité / politique, violence / préciosité. Seulement, l'alliance des opposés – que Steven Cohen nomme « transgression », comme le rappelle Éric Vautrin, dramaturge au Théâtre Vidy-Lausanne – se joue aussi à une autre échelle, bien plus minuscule. Dans cet univers foisonnant, peuplé de tableaux, de peaux, de bougeoirs et de meubles plus extraordinaires et complexes les uns que les autres – tous appartenant au performeur – il faut du temps pour comprendre qu'ils fonctionnent tous comme des clés et sont, chacun, marqués d'une manière ou d'une autre par l'horreur. Une étoile jaune, un portrait de Hitler, un panneau « white persons only » : pour certains, cela relève de l'évidence. Mais il faudra, pour les remarquer dans leur cachette, se laisser guider

par les déambulations de l'artiste qui aident notre regard, sans jamais rien lui imposer. Pour d'autres objets, la lecture du programme de salle se fait précieuse : on y apprend ainsi que les meubles Art nouveau, avec leurs détails inspirés de la nature, sont aussi le pur produit d'une époque marquée par les atrocités de la conquête coloniale.

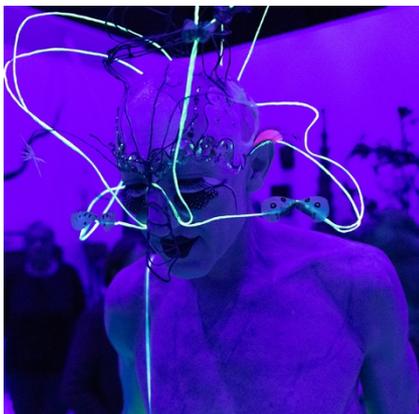
Dans cet univers de contrastes, Steven Cohen marche, encore et toujours, tentant de toute sa légèreté de ne pas faire trop de mal aux globes terrestres qui le soutiennent. Réussir à trouver à notre tour cet équilibre fragile est sans doute la seule chose qu'il nous souhaite, et la perspective la plus précieuse dont il nous fait cadeau, en quittant son *boudoir* sans espérer d'applaudissements.

# Le monument Steven Cohen se regarde droit dans les yeux

Toute la Culture

16 novembre 2022

par Amélie Blaustein Niddam



© Allan Thiebault

L'installation performative de Steven Cohen, *Boudoir*, est une monographie dont il est l'auteur. Un rappel de la ligne qui caractérise cet artiste hors de toutes normes : la fragilité.

Boudoir n'est pas vraiment un spectacle, pas vraiment une performance non plus. C'est un temps partagé en deux. D'abord une série de trois films qui vous transpercent. Nous le voyons dans un atelier de taxidermiste, sur la tombe de sa mère, Anne, de nouveau dans l'atelier, puis dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Ensuite c'est un passage au vivant si l'on peut dire, où nous entrons, une trentaine tout au plus, dans une chapelle, un lieu de mémoire, ce fameux Boudoir qui donne son nom au « spectacle » et où Steven Cohen est un objet parmi les autres, un bien bel objet.

Voici pour le cadre.

Boudoir est un nouveau dialogue avec la mort. Les morts devrions-nous plutôt écrire, tant Steven Cohen existe pour porter ses fantômes en lui. Pour *Golgotha*, il avait chaussé des platform shoes montées sur des crânes. Il pleurait alors la mort de son frère. Nous étions en 2009, au Festival d'Automne. En 2017, un an après la perte de l'amour de sa vie, Élu, il était monté sur des monumentales chaussures cercueils. Steven Cohen n'a jamais cessé de se confronter aux douleurs du monde. L'homme *Chandelier* qui déambulait dans une décharge, chez lui, à Johannesburg, l'homme aux yeux papillons fait cela depuis quelques décennies : il est une œuvre, une œuvre politique et sensible.

Les films sont aussi insoutenables que sublimes. Le corps toujours augmenté de symboles directs, il affirme sans dire un mot. Quand il rend visite à sa mère, fille d'exilés juifs lituaniens ayant fui l'antisémitisme du début du XXe siècle, il pare son front de la devise que les nazis accolaient sur le fronton des camps de concentration, "Arbeit macht frei". Ici, les sombres mots brillent, ils sont phosphorescents. Les symboles empruntent au fait juif dans son ensemble. Ils peuvent être religieux, comme la lettre hébraïque Shin qui est présente dans le nom de dieu, ou des rouleaux de la thora portés en couronnes sur une structure en fer qui elle aussi rappelle les codes du nazisme et de la Shoah.

Cohen va encore plus loin que d'habitude, il tente de devenir un cadavre brûlé dans un four, dans une image de brasier qui coupe le souffle et nous tord l'âme. Quels que soit le lieu ou la posture, l'artiste est augmenté par des corsets anthropomorphes et des couvre-chefs prothèses. Ni homme ni femme, ni mort ni vivant, Cohen est un acte pour lui-même. « Juif, queer et sud-africain ».

Le passage des films au lieu même du *Boudoir* nous installe dans une énergie très particulière. Nous venons de voir cet homme si fragile et si puissant s'allonger dans et sur la mort, ce n'est pas

rien. Entrer dans LE lieu apparaît comme un cadeau. En réalité, nous pourrions « juste » rester là à regarder cette collection d'objets issus de chaises ou de spectacles. Il y a des animaux empaillés partout, des meubles rehaussés, des lustres, des corsets aux mille pierres, des petites images comme des dévotions, on aperçoit notamment Nomsa Dhlamini, sa nourrice adorée, à qui il offrait en 2011 *The cradle of humankind*.

Dans ses dernières pièces, Steven Cohen s'était montré sur des plateaux face public. Avec *Boudoir*, il renoue avec ses premiers happenings, il se met au milieu, mais là, un peu plus qu'au milieu. Disons qu'il vient soutenir le regard de chacun dans un costume brillant qui le dévoile en fluorescence. Disons que regarder Steven Cohen en face, droit dans les yeux est très intense.

L'expérience est proche du paranormal, il y a cette sensation réelle que si l'on s'y met tous ensemble, porter tous les morts devient possible. Cohen fait dans *Boudoir* ce qu'il fait toujours, il se montre, avance en essayant de trouver l'équilibre, impossible, improbable, compte tenu des contraintes démentes qu'il s'impose. C'est au bord de la chute, entouré de nos bienveillances qu'il nous touche de ses armes de fer qui lui servent de piliers pour pouvoir avancer malgré tout. Un « tout » sans limite, un « tout » où la douleur et la peine sont si présentes qu'elles deviennent des dons à la beauté elle aussi illimitée.

C'est sur le fil qu'il est le plus à l'aise, le fil de l'entre-deux, le fil qui ne choisit pas entre le bon et le mauvais. *Boudoir* est une expérience inouïe.

# Steven Cohen se met à nu dans son *Boudoir*

**Les Inrockuptibles**

21 novembre 2022

par Jérôme Provençal



© Allan Thiebault

Avec sa très originale nouvelle création transgenre, teintée de féerie, l'inclassable artiste sud-africain accueille le public au cœur de son monde intérieur. Une expérience saisissante qui illustre superbement la puissance cathartique de l'art.

Œuvrant entre spectacle vivant et arts plastiques, sous l'apparence d'une créature chimérique à la flamboyante silhouette élancée, Steven Cohen développe une démarche – au sens propre comme au sens figuré – hautement singulière dans le paysage de la scène contemporaine. Queer, juif, blanc et sud-africain, il explore les méandres de son identité autant qu'il affronte les normes érigées par la société.

Empreintes d'une fantaisie résolument transgressive, ses interventions artistiques se déroulent non seulement dans des salles de spectacle et des lieux d'exposition mais également en extérieur, dans l'espace public, souvent sans autorisation préalable. Toujours imprévisibles, elles tendent à troubler la perception et à bousculer l'ordre établi. S'étant produite en septembre 2013, la performance *Coq/Cock* l'avait amené à danser (brièvement) sur l'esplanade du Trocadéro, son sexe nu relié à un coq, ce qui lui avait valu une arrestation pour exhibitionnisme et une journée en garde à vue...

À son image, sa nouvelle création – dont les premières représentations ont eu lieu au Théâtre Vidy-Lausanne début novembre – défie toute catégorisation. Intitulée *Boudoir*, elle dure environ une heure et se compose de deux parties distinctes, inséparablement connectées.

## Exorciser l'horreur

La première partie consiste en un (très beau) moyen métrage vidéo, réalisé par Richard Muller, dans lequel on voit Steven Cohen évoluer entre un atelier de taxidermiste, le cimetière juif de Johannesburg – où il s'étend sur la tombe de sa grand-mère maternelle – et le camp du Struthof, en Alsace (l'unique camp de concentration implanté par les nazis en France pendant la Seconde Guerre mondiale). Tel un phalène, le performeur irradie une intense lueur de vie, vacillante mais inextinguible, à l'intérieur de ces trois lieux synonymes de mort et s'attache à exorciser l'horreur, jusqu'aux plus obscurs tréfonds des ténèbres.

Quittant l'antichambre de la salle de projection, le public est ensuite conduit dans le *boudoir* proprement dit. Constitué d'un assemblage hétéroclite de peaux de bêtes, d'animaux empaillés, de luminaires, de meubles, de bibelots et d'objets insolites (notons en particulier un réveil à l'effigie d'Adolf Hitler), celui-ci s'apparente à un détonant cabinet de curiosités qui témoigne en filigrane de diverses formes de violence.

*“Mon boudoir est plus qu’un espace physique, c’est une situation. C’est un lieu de préparation, de transformation, un monde dans les mondes. C’est une collection d’objets personnels répondant aux besoins de mon monde intérieur”*

Au bout de quelques minutes, il apparaît dans la pièce, surgissant d’un mur comme par (ré)enchantement, et, juché sur d’improbables rehausse-pieds (dont deux globes terrestres), illumine l’espace de son corps savamment transfiguré, au plus près du public. À la fin de ce fascinant rituel solo, tout en poésie vibratoire, il se défait peu à peu de ses apprêts et se dévoile sans fard, presque nu, infiniment touchant.

# Boudoir, un musée d'art et de mémoire

Sceneweb

24 novembre 2022

par Christophe Candoni



© Allan Thiebault

Après avoir installé son *Boudoir* au Théâtre Vidy-Lausanne, Steven Cohen reçoit au Centre Pompidou à Paris pour une performance à la fois filmique et physique dans laquelle il fait corps avec la douleur du monde.

Construit en deux parties données dans deux espaces à la fois proches et bien distincts, *Boudoir*, que signe Steven Cohen, se propose comme l'exacerbation d'un rapport sensible et organique à l'Histoire et à la mémoire. La pièce s'ouvre sur une série de courts films au centre desquels apparaît le performeur sud-africain, looké avec l'exubérance qu'on lui connaît. Adeptes de toutes les métamorphoses et fascinant pour cela, l'artiste se meut en costume et maquillage toujours aussi outranciers que finement imaginés. Sa bouche noir ébène contraste avec sa peau fardée de blanc et partiellement dénudée. Des ailes de papillons recouvrent et allongent ses cils. On le voit déambuler dans un atelier de taxidermie où il cohabite avec de massives carcasses d'animaux naturalisés. Entre la nuit et le jour, il pénètre dans le cimetière juif de Johannesburg pour s'allonger sur la tombe d'une ancêtre inondée de la lumière du soleil levant. Enfin, il se rend dans le camp de concentration de Struthof où il se niche dans un four et se livre à une immolation.

Issu d'une famille de Juifs lituaniens ayant dû fuir l'Holocauste pour trouver refuge dans l'Afrique du Sud sous le régime de l'apartheid, Steven Cohen produit une œuvre obsessionnellement travaillée par la Shoah et qui ne cesse de dialoguer avec la mort. Le voici arborant une couronne sur laquelle se déchiffre « Arbeit macht frei », le slogan nazi inscrit sur les portes des camps d'Auschwitz, Dachau ou Oranienbourg-Sachsenhausen entre autres, ou portant au bout du pied une fine étiquette sur laquelle est écrite la 21e lettre de l'alphabet hébreu,  $\psi$ , qui signifie « vie ».

Sans transition, le public quitte l'espace de projection pour rejoindre la seconde partie de *Boudoir* placée entre quatre murs blancs où se laissent découvrir des tapis en peaux de zèbres, d'autres animaux empaillés, des lustres, des candélabres, des miroirs brillant de mille feux. Une quantité d'objets d'un goût douteux et au luxe suranné forme une collection insolite qui rivalise d'étrangeté. Chargé d'intimité comme d'universalité, ce *boudoir* s'apparente à un cabinet de curiosités qui adopte les traits d'un majestueux mausolée.

L'hôte se présente à la faveur d'une apparition murale digne d'un numéro de prestidigitation. Silhouette aussi fragile que gracile, il se fraye un chemin entre les antiquités exposées et les visiteurs interloqués. Face au public, il regarde et se laisse regarder. Ce moment de grâce offert et partagé repose sur un art inouï de la présence et un inhabituel rapport de proximité qui

invitent au recueillement. Sur écran ou en vrai, l'exposition calculée de Steven Cohen peut sans doute heurter, perturber, mais paraît moins provocatrice que véritablement belle et profondément bouleversante. Porté par la force matérielle et symbolique de tout ce qui l'entoure, par la puissance émotionnelle de la musique entre opéra et dream-pop, l'artiste se chausse de cothurnes composés de lourdes mappemondes.

Tel un géant fébrile, il marche lentement, difficilement, au bord du déséquilibre, en donnant l'impression de porter le poids du monde pour mieux nous en libérer.